L'ASSAUT SUR NOTRE-DAME

À 11 h 10, le matin du 9 avril 1950, quatre jeunes gens – dont l'un déguisé de la tête aux pieds en moine dominicain – entraient dans Notre-Dame de Paris. La grand-messe de Pâques battait son plein, dix mille personnes venues du monde entier se pressaient dans la cathédrale. "Le faux dominicain", comme l'appela la presse – Michel Mourre, vingt-deux ans – profita d'une pause après le credo pour monter en chaire. Il commença la lecture d'un sermon qu'un de ses co-conspirateurs, Serge Berna, 25 ans, avait rédigé :

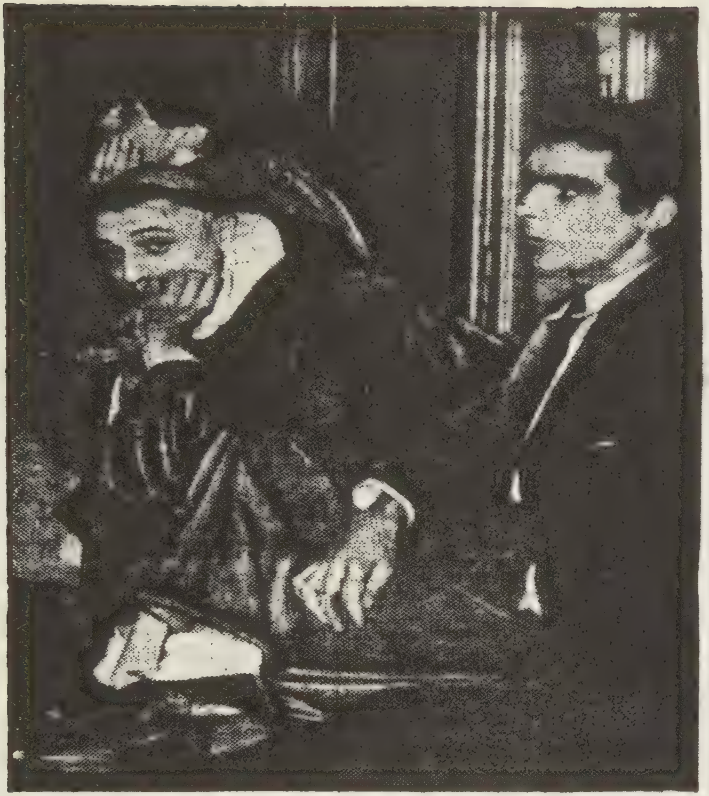
Aujourd'hui jour de Pâques en l'Année sainte
ici
dans l'insigne Basilique de Notre-Dame de Paris
J'accuse
L'Eglise Catholique Universelle du détournement mortel de nos forces vives
en faveur d'un ciel vide
J'accuse
L'Eglise Catholique d'escroquerie
J'accuse
L'Eglise Catholique d'infecter le monde de sa morale mortuaire
d'être le chancre de l'Occident décomposé
En vérité je vous le dis : Dieu est mort
Nous vomissons la fadeur agonisante de vos prières
car vos prières ont grassement fumé les champs de bataille de notre Europe
Allez dans le désert tragique et exaltant d'une terre où Dieu est mort
et brassez à nouveau cette terre de vos mains nues
de vos mains d'ORGUEIL
de vos mains de prière
Aujourd'hui, jour de Pâques en l'Année sainte
Ici, dans l'insigne Basilique de Notre-Dame de France, nous clamons
la mort du Christ-Dieu pour qu'enfin vive l'Homme.

Le cataclysme qui suivit surpassa l'attente de Mourre et de ses compagnons qui, au départ, n'avaient envisagé qu'un lâcher de ballons rouges. L'organiste, averti qu'un incident aurait lieu, étouffa la voix de Mourre juste après qu'il eut prononcé les mots magiques : "Dieu est mort." Le reste du discours ne fut jamais prononcé. Brandissant leurs hallebardes, les gardes suisses se ruèrent vers les conspirateurs et tentèrent de les tuer. Les camarades de Mourre s'étaient précipités vers l'autel pour protéger la fuite de leur ami. L'un d'eux, Jean Rullier, 25 ans, eut le visage balafré. Les blasphémateurs s'enfuyaient. Mourre, dont l'habit était maculé du sang de Rullier, bénissait allègrement les fidèles tout en se frayant une sortie. Ils furent capturés ou plutôt secourus par la police. La foule qui les avait chassés tous les quatre vers la Seine était sur le point de les lyncher. A la vue de la populace avançant sur le quai, un complice qui tenait une voiture prête pour la fuite démarra sans attendre. Marc'O et Gabriel Pomerand, présents dans la cathédrale, s'esquivèrent et rentrèrent droit à Saint-Germain-des-Prés propager la nouvelle.

ON N'A PLUS

On n'a plus idée, aujourd'hui, du contexte dans lequel se déroula cet événement maintenant oublié et qui défraya la chronique dans le monde entier. En 1950, la religion bénéficiait d'un respect nouveau, imposait un nouveau silence. La propagande pour que les femmes quittent leur travail et retournent aux fourneaux allait de pair avec celle visant à ramener tout le monde à l'église. Le pape Pie XII, un antisémite aux sympathies fascistes à peine dissimulées, était traité avec grand ménagement même par la presse laïque, un ménagement qu'elle n'accorda jamais à Jean XXIII, ni sur ce point à Jean-Paul II. Aujourd'hui, l'action des quatre de Notre-Dame serait un outrage. A l'époque, c'était l'équivalent d'un crime.

Le lendemain, le *New York Times* consacrait ses quatre premières



Trois malades?
Trois goujats ?
Trois héros ?

Cette page est faite pour vous permettre de fixer votre opinion sur le geste de Michel Mourre, 21 ans (faux dominicain), Serge Bernard et Ghislain Desnoyers de Marbais, que l'on voit ici réunis après le « scandale » sur le banc du commissariat du quartier Saint-Gervais.

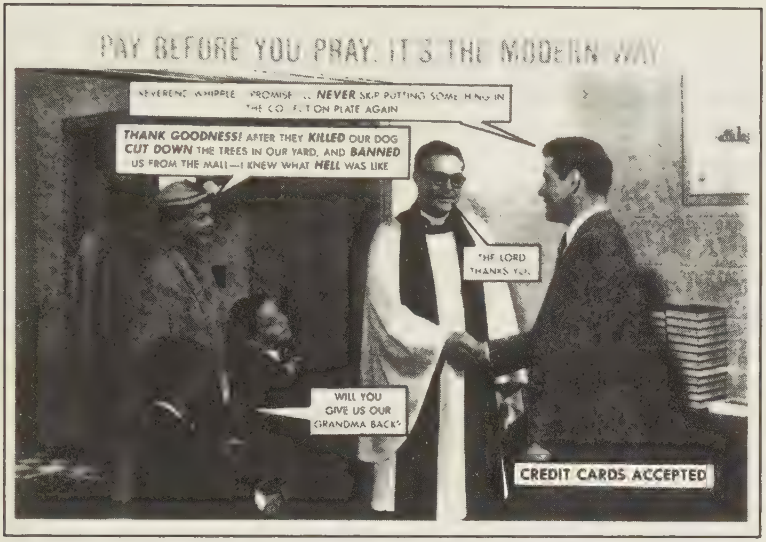
MICHEL MOURRE ENTOURÉ DES POÈTES LETTRISTES GHISLAIN DE MARBAIX (AU FOND) ET SERGE BERNA. *COMBAT*, 12 AVRIL 1950.

pages à Pâques à travers le monde. Les principaux comptes rendus relataient la parade sur la cinquième avenue et l'homélie papale sur l'évangile social ; le "fâcheux" incident de Notre-Dame eut droit au même nombre de lignes qu'un article sur Londres sous la pluie :

> En fin de matinée, on assista à une parade de Pâques. Un journal populaire offrait 50 livres à la femme la plus élégante qu'on verrait dans le centre de Londres. Les vedettes de la radio, de la scène et de l'écran ont bravé la météo et porté leur plus belle parure.

A Paris, l'incident de Notre-Dame faisait les unes en gros caractères. *L'Humanité*, le quotidien du parti communiste, le condamnait. En termes plus libéraux, *Combat*, le journal non-affilié, faisait de même. "On reconnaît à chacun le droit de croire ou de ne pas croire en Dieu. On reconnaît même que la farce est nécessaire et qu'en certaines circonstances la mystification est souhaitable. Mais..." Fidèle à son rôle de forum populaire de l'avant-garde, *Combat* ouvrit ses colonnes à un débat sur le sujet. Une grande partie du Paris surréaliste, André Breton à sa tête, rallia la défense dans des lettres qui furent publiées durant plusieurs jours.

Au fond, le ton de ces lettres était curieusement nostalgique. Ce qui était bizarre c'était cette nostalgie d'un passé qui n'avait probablement jamais existé, de jours glorieux qui n'avaient pas été réellement vécus, d'une explosion qui ne s'était jamais produite. Les surréalistes revendiquaient joyeusement comme leur un grand événement public, mais à cette joie se mêlait la honte de leurs vingt ans passés à attendre dans les cafés et les galeries que des enfants bâtards s'emparent de leur héritage. Breton écrivit de Notre-Dame : "C'est bien là, au cœur même de la pieuvre qui étreint encore l'univers, que le coup devait être porté. C'est d'ailleurs là que quelquefois, dans leur jeunesse, rêvèrent comme moi de le porter des hommes avec qui j'ai fait ou je continue à faire route : Artaud, Crevel, Eluard, Péret, Prévert, Char, bien des autres." Tribun de la révolte durant



CARTE POSTALE, ANNÉES QUATRE-VINGT.

toutes ces années, Breton avait-il jamais concédé autant de territoire surréaliste, jamais admis que face à un événement, fût-il faux, un rêve n'est qu'un rêve ? Mourre, écrivit René Char, est "passé à l'action", comme si la cristallisation par Mourre de l'esprit surréaliste, si c'était ça, révélait soudainement que les années que Char avait passées à combattre dans la Résistance n'étaient que le substitut contemplatif d'une confrontation avec la vraie vie. Accablantes justifications des mauvais pères allant à la reconnaissance de leurs fils; mais les fils ne se reconnurent pas dans les pères.

Des quatre "illuminés"(*Combat*) seul Mourre fut arrêté : l'archevêque l'accusait de s'être fait passer pour un prêtre. Un test psychiatrique auquel on l'avait soumis valut à Mourre un revirement de l'éditorial de *Combat* quand le psychiatre appointé par la cour, un certain Robert Micoud, résuma "l'idéalisme bizarre" de Mourre, son "mépris de la perception de l'éternel", son "cogito préréflexif", ses "réflexes cardio-oculaires indifférents", son "orthosexualité honteusement avouée", sa capacité d'aller à "l'essentiel de sa doctrine" et "à voyager en un instant à travers

différentes époques", "une irritation à la suggestion que l'Etre ait pu précéder l'Existence", ses "attaques surprise par parachutages sonores et néologismes en piqué", sa "logique exagérée et anguleuse plus de rigoureuse étroitesse que d'étroite rigueur".

C'était un chef-d'œuvre de critique littéraire française. Cliniquement, c'était aussi lucide – mais en mélangeant politique et diagnostic le docteur Micoud y allait un peu fort. Mourre pourrait ne plus jamais causer de troubles dans les cathédrales, déclarait Micoud, mais hors de l'internement en asile il demeurerait toujours "dangereux pour la tranquillité publique dans les quartiers bourgeois".

Le docteur Micoud était allé trop loin, un second scandale étouffa le premier, et après onze jours de détention Mourre fut libéré. Trois mois plus tard, il écrivait *Malgré le blasphème*, un livre si convenable pour l'Eglise que l'archevêque, le même dont Mourre avait interrompu la messe, le recommanda aux bibliothèques paroissiales. Hormis une biographie de Charles Maurras (1868-1952), le leader charismatique de l'Action française, une faction monarchiste et proto-fasciste, et une biographie de Félicité de Lamennais, un Croisé de la liberté religieuse, Mourre vécut une vie de tâcheron encyclopédiste au service de l'Eglise. Il mourut respectable et bigot en 1977. Au summum de la fureur, un correspondant de *Combat* fit remarquer que l'incident de Notre-Dame n'était rien d'autre qu'un "joli début pour faire carrière dans les Lettres".

MALGRÉ

Malgré le blasphème reste un document extraordinaire. "Pourquoi" écrivait Mourre "n'avions-nous pu nous habituer au monde ?"

Armés de leur détecteur à complexes, les psychiatres pouvaient toujours se pencher sur notre a-sociabilité. Il était bien étrange qu'il y eût tant d'asociaux,

tant de paranoïaques, qu'une épidémie de maladies mentales se fût brusquement abattue sur la jeunesse française. Dans ce monde où nous avions cherché la vie, nous n'avions trouvé que des décombres. Nous avions pu, comme je l'avais fait, rêver des prospérités anciennes, essayer un pèlerinage dans les vieilles institutions qui avaient autrefois répandu leurs bienfaits sur cette terre ; mais nous n'avions cru trouver que des édifices sans âme lézardés, pourris, condamnés. Des fantômes de grandeur, des souvenirs de vitalité, et malgré nous, il nous avait bien fallu nous en tenir au goût romantique des ruines et des grandeurs mortes.

Les uns et les autres, nous nous forcions à faire taire jusqu'au souvenir de nos espérances anciennes, à accepter les ruines, à être heureux dans les ruines, à être nous-mêmes des ruines conscientes et satisfaites d'elles-mêmes. Nous étions amenés à rechercher systématiquement la laideur, le mal, l'erreur en tout, mais certainement, pour la plupart d'entre nous, ce n'était qu'une bravade de désespoir, le masque sous le lequel nous couvrions notre déception de n'avoir pu trouver le vrai, le beau, le bien...

Dans la tradition qui va des confessions de saint Augustin aux sermons de Little Richard ("J'étais un drogué, j'étais un homosexuel, je chantais pour le diable"), le témoignage nihiliste de Mourre voulait seulement dire que pire sont les péchés, plus grande est la piété qui leur succède, – ou comme le dirait Raoul Vaneigem "profaner une hostie est encore une façon de rendre hommage à l'Eglise". Mourre expliquait sans relâche qu'il était à la recherche d'une vérité plus entière : un absolu. Dieu l'avait promis. Le marxisme, l'existentialisme et leurs pareils n'étaient rien de plus que des versions déshydratées de la promesse divine ; puisque sans Dieu l'homme n'est rien, ils étaient comme tous les autres humanismes, des solipsismes mégalomaniaques. La promesse divine ne l'ayant jamais quitté, Mourre disait qu'il ne se sentait capable de vivre ni les abstractions de la philosophie ni la routine de la vie quotidienne. "C'était Dieu qu'il fallait tuer subjectivement pour être libre." Alors qu'il annonçait la mort de Dieu, Mourre sentit en fait sa propre mort lui tomber dessus, un souffle renversant qui avait le goût d'un baiser : le baiser du Christ au Grand Inquisiteur. La boucle était

bouclée ; Mourre avait écrit "l'histoire d'un échec" et maintenant c'était fini. Pas de doute, l'archevêque était content.

Dès le premier jour, ce qui provoqua le plus l'ironie des journaux était le fait que "le faux dominicain" avait, autrefois, réellement préparé la prêtrise. Ce n'était pas peu dire. Cela avait été un itinéraire de recherche sur lequel on pouvait voyager en un instant à travers différentes époques. Lire *Malgré le blasphème* aujourd'hui c'est commencer à Paris dans les années quarante – et puis se retrouver au milieu des années soixante, quand toutes les questions étaient ouvertes, puis au début des années soixante-dix, quand des gens qui n'avaient cessé de se poser des questions s'étaient désespérément rendus aux réponses. C'est se sentir projeté à Londres, en 1976, quand le "nous deviendrons des ruines" de Mourre aurait pu être peint sur les vestes des punks, du moins si la grammaire n'avait pas été fantaisiste et si le slogan "BELIEVE IN THE RUINS" (Croyez aux ruines) que Jamie Reid avait conçu pour les Sex Pistols n'avait déjà figuré dessus ; revenir en Mai 1968, quand le graffiti "BIENTÔT DES RUINES PITTORESQUES" peint à la bombe sur le boulevard Saint-Michel annonçait aux touristes que la nouvelle révolution promise n'aurait jamais lieu, et puis traverser le boulevard Saint-Germain jusqu'à la rue du Four, entrer au café Moineau, au début des années cinquante, quand une poignée d'individus qui s'appelaient eux-mêmes l'Internationale lettriste se mettaient en route pour tenir la promesse que Mourre avait faite et trahie. Car il y a une autre tradition de l'absolu, qui s'est développée parallèlement à celle du péché et de la rédemption : la longue suite des envoûtements mortels, la traditionnelle recherche de la laideur, du diable, de l'erreur en toute chose, l'intention qui consiste à croire que, derrière le masque de la déception, on peut trouver un vrai visage à apposer sur l'absence de vérité et de beauté. De même que la musique des Sex Pistols, le bruit des dadaïstes et les prophéties des groupes qui se formèrent autour de Guy Debord, la route que Michel Mourre emprunta pour Notre-Dame est elle-même une version de l'histoire que je raconte, tout comme son exploit

était esquissé dans les versions qui l'avaient précédé et gravé dans les versions qui l'ont suivi. Durant les années qui le conduisirent à la cathédrale, Mourre fut l'acteur d'une histoire secrète d'un temps à venir, un temps qui ne retiendrait pas son nom.

IL EST

Il est né en 1928, dans une famille bourgeoise de la banlieue de Paris, socialiste presque rouge, mais tenaillée par le doute. Son père était un architecte municipal, dépendant de ses relations politiques pour ses commissions. Aucun Mourre, avait-il dit fièrement à son fils unique, n'a été baptisé depuis plus de cent ans, et Michel n'avait pas vu l'intérieur d'une église avant l'âge de seize ans. Le héros officiel de la famille était l'arrière-grand-père paternel de Michel, un membre de la Commune de Paris. Mais quand le père de Michel était absent, la grand-mère maternelle chuchotait des histoires d'un autre ancêtre, un aristocrate, pensait-elle, qui finit sous la guillotine, martyr de la soif sanguinaire de Robespierre et de Saint-Just.

La politique dominait les dîners familiaux, tout en rodomontades et en sarcasmes, la mère de Michel restait silencieuse. Elle était folle. Durant des vacances en Bretagne, quand Michel avait huit ans, elle l'avait emmené sur un étroit petit pont de bois surplombant un précipice en lui disant qu'elle allait s'y jeter et s'écraser en bas sur les rochers. Si Michel l'aimait, il la suivrait, "nous les punirons tous". De retour à Paris, elle se mit aux tarots, aux tables tournantes, à l'écriture automatique : au surréalisme de banlieue.

Elle mourut misérablement, en 1940, des suites d'un long cancer ; le père de Michel l'avait quasiment abandonnée pour sa maîtresse. Comme les nazis approchaient de Paris, le père se tenait prêt à fuir vers le Sud, convaincu qu'en tant que socialiste il serait immédiatement collé au mur et fusillé. Il conduisit Michel au grenier et brûla vingt ans de journaux de gauche,

manifestes, talismans, ses portraits de Léon Blum, Premier ministre du Front populaire en 1936-37, et de la Pasionaria, héroïne communiste de la République espagnole défaite. Il le faisait, expliquait-il, pour protéger sa famille – Michel et sa grand-mère – qu'il devait laisser derrière lui.

Pour Michel, son père était déjà aussi mort que sa mère. C'était un hypocrite. Avant-guerre, il garait sa voiture loin des meetings du Front populaire, pour arriver à pied et faire "comme le peuple". Suivant la ligne du parti communiste qui avec le pacte germano-soviétique affirmait que "le National-Socialisme était toujours du socialisme", il revint bientôt dans le Paris nazifié. Il épousa sa maîtresse ; Michel refusa de vivre avec eux. Il arriva à l'adolescence sans parents, sous l'aile de sa malheureuse grand-mère. Quelquefois on l'envoyait chez son oncle alsacien, qui se réjouissait de la conquête nazie. Pourquoi pas ? Les Allemands organisaient de bons concerts dans les jardins publics. Ils étaient polis. La vie continuait.

DÈS LE DÉBUT

Dès le début, *Malgré le blasphème* est plein de vrai venin : tout au long, "je hais" semble être l'affirmation la plus commune. Le livre n'offre pas d'excuses pour les piétés des périodes d'après-guerre. Son père, note Mourre, était "un homme faible", "qui ne pouvait admettre le besoin d'aventure héroïque ni la volonté de puissance...[il] ne voulait pas reconnaître que le fascisme était la rançon de la démocratie, du mensonge de démocrates tels que lui." La Pasionaria, une stalinienne, aurait pu approuver – mais pour le père de Michel, dont les opinions politiques étaient autant sentimentales qu'utilitaires, la Pasionaria était innocente. Aux yeux de Mourre, se tournant vers le passé après Notre-Dame, ou même pour l'adolescent Michel, se tournant vers l'oubli, personne n'était innocent. Lorsque Michel et sa grand-mère essayèrent désespérément de monter à bord d'un train quittant Paris, et qu'ils furent repoussés par la foule, le

garçon retrouva là les même gens qu'aux manifs du Front populaire de son père, et il eut envie de vomir.

Je crois que le souvenir de la peur de ces hommes et de ces femmes, tassés le 11 juin 1940 devant la gare de Lyon, cette foule sans âme, sans courage, sans espérance, parce qu'elle était sans chef, me préservera toujours de croire aux beaux mythes de la démocratie. A mon esprit d'enfant, se fit alors une sorte de révélation confuse de la nécessité de l'ordre et des bienfaits de l'autorité. Le dieu que mon père avait voulu me faire adorer pleurait pour obtenir un billet de chemin de fer ! Le peuple, le dieu-peuple, mourait de peur, parce qu'il se savait sans tête et il maudissait une liberté qui l'avait conduit au désastre...

Une telle rhétorique aurait pu être acceptable après mai 1958, après que De Gaulle se fut emparé du pouvoir dans le chaos de la quatrième République. En 1950, c'était obscène.

MOQUÉ

Moqué à l'école à cause de ses habits élimés et battu pour son anticléricalisme hérité, Michel renvoyait les coups. Déjà, il n'avait nulle part où aller et il se retrouva alors, au début 1944, happé par le milieu des adolescents collabos. Le fascisme était une cause noble, excitante. Mourre écrira : "il se jouait alors une étonnante aventure." L'étonnante aventure consistait surtout à secourir les victimes des attaques alliées sur les banlieues de Paris, mais les chefs du groupe de Michel portaient des uniformes attrayants et de vrais revolvers. Il prétendit retrospectivement qu'il aurait pu aussi bien rejoindre la Résistance. Mais c'était plus risqué.

La Libération d'août 1944 fit à Michel l'effet d'une blague. Tout changeait et rien ne changeait. Une forme de couardise s'échangeait contre une autre. Emprisonné pour collaboration, Michel assista à sa première messe : tout valait mieux que l'ennui de la cellule. Il entendit un message qu'il ne comprit pas. Il était rempli d'un vague sens des possibles. Il fut relâché et

arrêté à nouveau à deux reprises en 1945. Finalement aucune charge ne fut retenue contre lui. "Qu'avais-je trahi ?" se demandait Mourre, "La France ? J'étais bien incapable de la trahir, je n'en avais jamais fait partie."

À SEIZE ANS

A seize ans, banni de l'école pour ses crimes présumés, Michel trouva un emploi de gratte-papier dans l'administration. Il devait rester assis huit heures d'affilée mais était censé ne travailler qu'une heure. Il passait son temps à lire les journaux. A Lyon, Charles Maurras était jugé pour trahison.

Maurras avait fondé l'Action française à la suite de l'Affaire Dreyfus. En 1894, l'officier français Alfred Dreyfus, un Juif, était déclaré coupable de trahison et envoyé à l'Ile du Diable. En partie grâce au "J'accuse" polémique d'Emile Zola, on prouva que les documents sur lesquels reposait la condamnation étaient des faux. Et en 1906, Dreyfus fut disculpé. La controverse déchira la France. L'antisémitisme français et la corruption officielle étaient dévoilés. Pour beaucoup, cela ôta sa légitimité à tout pouvoir hiérarchique. Le scandale établit une ligne de partage dans la société française, des milliers d'intellectuels s'attachèrent non plus au pays mais aux valeurs exemptes de tout héritage nationaliste. Le décor de la révolte surréaliste était planté. Pour Maurras, l'affaire tout entière prouvait une chose : la culture française était décadente, faible, en faillite. Et il tirait cette conclusion non pas de ce que Dreyfus eût été banni de la société française mais de ce qu'il y avait été réintégré, décoré de la Légion d'honneur. Le traître youpin marchait dans la rue comme un honnête homme. La France avait cessé d'exister. Maurras allait la recréer.

Dans des journaux marginaux et des pamphlets, Maurras faisait campagne pour le retour de la monarchie, appelait en même temps à un retour du classicisme et à la fin de l'art moderne. Contre l'ambiguïté moderniste et le relativisme, il en appelait à

la pureté des Grecs. Il découvrit un chaînon "méditerranéen" entre les fondateurs de la civilisation occidentale et leurs descendants aujourd'hui perdus et dispersés : tous ceux qui le liraient et le comprendraient. C'était un mouvement marginal dans les années dix, vingt et trente, mais il était redoutable car il s'emparait de chaque défaite comme d'une promesse de victoire finale. Pierre par pierre, l'Action française avait posé les fondations de l'acceptation du nazisme par la France. Vaincu par Hitler, le Danemark a essayé de protéger ses Juifs. La France a vomi les siens.

Hitler mort et les nazis jugés à Nuremberg, Michel n'était plus tant fasciné par la doctrine de Maurras que séduit par le ton de sa voix. Au banc des accusés, le vieil homme se tenait debout, droit, et dénonçait ses accusateurs. Vaincu et condamné, il parla pendant des heures, il ne fit grâce de rien. Il en appelait à une France plus grande, "une vraie France". Il demandait à la jeunesse de le suivre – de le venger. Il "jeta sur mon anarchie intérieure les premières lumières de l'ordre et des nécessaires disciplines", écrira Mourre :"Je ne me sentis plus seul. Je vécus pendant des mois dans la joie de l'orphelin qui, brusquement, se découvre une famille." Face au jugement de l'histoire, Maurras était une relique. Pour Michel, il était le symbole premier de la jeunesse : sans compromis, seul contre tous.

MICHEL

Michel donna libre cours à sa première obsession. En jetant des regards par-dessus son épaule il faisait les librairies à la recherche des brochures interdites de Maurras. Un jour de chance il tomba sur un lot de vingt-cinq volumes. Dans une France qui se rendait au matérialisme sans âme, à la mentalité de survie des nourritures rationnées, à la folie sans esprit des gadgets et des biens de consommation, l'Action française, désormais illégale, était le nouvel underground, la nouvelle

Résistance. Michel suivit sa trace. Rejoignant les réunions secrètes dans l'après-guerre des années quarante, Michel et d'autres acolytes essayaient de revivre l'avant-guerre héroïque des années trente.
A un meeting royaliste, Michel rencontra "Jacques", le jeune homme qui deviendrait son meilleur ami. Pour Jacques, le fascisme était simplement la part la moins corrompue d'un monde entièrement corrompu. Il vivait pour le vrai salut, pour une église militante à qui les bûchers ne feraient pas peur, pour les merveilles d'une époque proche des cieux, innocente du rationalisme qui avait ramené la vie à une réalité terre-à-terre. Il mit Michel au contact de la notion de foi : il s'agissait de parvenir au renoncement par la soumission à l'autorité, mais il n'y avait pas d'autorité à trouver en France. La guerre civile espagnole, disait Jacques à Michel, était la première vraie croisade depuis sept cents ans, et la France s'en était détournée. Le père de Michel avait brûlé son effigie de la Pasionaria. Même sous la torture, Michel savait que jamais Jacques ne désavouerait Franco.

Ils s'affilièrent tous deux au Parti Républicain de la Liberté, d'extrême droite et néanmoins légal. Acoquinés à des combattants de la France Libre, à d'anciens résistants, à des prétendus nietzschéens, à de soi-disant poètes, à des demi-sels, à des ouvriers au chômage, à des nazis français, à des homosexuels, et à d'authentiques fous, toute la lumpen-petite-bourgeoisie de la France d'après-guerre, Michel et Jacques devinrent des gorilles du P.R.L. Comme la plupart des autres, ils furent recrutés dans les cafés du Quartier latin. De la même façon, plus de trois décennies plus tard, les punks et les skinheads seraient tirés des pubs anglais par les agents du National Front, le parti néo-nazi. Promesse de voyages, repas gratuits et sensations fortes, le gang perturbait les meetings de l'opposition et servait de gros-bras au P.R.L. Ils apprenaient les techniques d'embuscade. Quand les gauchistes arrivaient dans leurs cafés, Michel et ses camarades se levaient et les rossaient. Qu'essayaient-ils de tuer ? Mourre allait l'expliquer, c'était l'ennui de la paix.

Michel fut délégué à travers la France pour convertir les

travailleurs esclaves de l'idéologie marxiste – esclaves, disaient à leur tour les marxistes, de ces hommes d'affaires qui faisaient office de candidats du P.R.L. En écoutant les travailleurs, Michel comprit une chose : quels que soient leurs maîtres, il ne pourrait jamais les libérer. Pour cette raison le P.R.L. ne menait nulle part. Un à un les comparses les plus admirables de Mourre retournaient à l'église. Il approcha un prêtre et apprit le catéchisme. Il fut baptisé le 14 août 1946.

Il ne se passa rien. Il s'était attendu à être inondé de lumière et il avait gagné le droit d'allumer une bougie. Rentré à Paris, il décida de lancer avec Jacques son propre magazine fasciste. Il fallait une licence du gouvernement, pas moyen d'y couper. Aussi firent-ils cause commune avec une feuille royaliste moribonde. Michel pataugea. Il cessa d'aller à la messe. Il exigeait une rigoureuse étroitesse plutôt qu'une étroite rigueur, décidant que si la convoitise était le point faible de l'humain, le péché originel, pour tout fils de Dieu, même le mariage, était sale. Pour maintenir leur magazine à flot il organisait avec Jacques des conférences sur la rive gauche. Lors d'un exposé sur Socrate, il se retrouva à citer Nietzsche, secouant dans ses bras Zarathoustra, et affrontant "le blasphème terrible et sanglant : Dieu est mort".

Aujourd'hui on appelle ça une crise d'identité. A l'époque, la psychologie cédait devant la politique. Pour Michel, c'était une crise sociale, historique et mondiale. Il avait la capacité d'aller à l'essentiel d'une doctrine, de voyager en un instant à travers différentes époques. Il comprit que le péché originel était le commencement de la volonté. En fait de malédiction divine c'était une bénédiction de l'homme. Dieu offrait à l'homme le salut en même temps qu'un maître, mais, dans le même temps, avec la damnation, le péché originel faisait de chaque homme son propre maître, le maître du royaume du non. Les divagations de Michel commencèrent à inquiéter les propriétaires du magazine royaliste. Ils accusèrent leurs rédacteurs de fanatisme. "Nous soutenions", écrira Mourre

que le monde moderne avait un immense, un pressant besoin de fanatiques, de fous, d'hommes qui se fussent entièrement sacrifiés à une idée, à une croyance, à un amour. En face de l'Orient, transformé par le communisme, par la foi communiste, animé d'une nouvelle confiance, d'une nouvelle espérance en la terre, notre Occident fatigué tremblait pour ses richesses matérielles et morales qu'il n'avait même plus le courage de défendre. En face de la foi communiste en la terre, de l'orgueil communiste de l'appropriation du monde, il fallait opposer une foi absolue dans l'Eternel, se faire des fanatiques de l'Eternel, montrer que la folie de l'Eternel n'était pas morte chez les hommes d'Occident.

Le week-end dernier, dans un discours devant l'assemblée générale de l'Eglise d'Ecosse, Thatcher a cité les Ecritures pour prouver que son programme répondait aux commandements de la Bible : "Travaillons et utilisons nos talents à créer des richesses." Pour illustrer sa théorie selon laquelle l'exercice de la "responsabilité individuelle" est plus profitable à la société que les actions collectives de l'Etat providence, Thatcher a fait remarquer que la décision du Christ de mourir pour les péchés du monde était l'exemple d'un choix personnel. *San Francisco Chronicle*, 26 mai 1988.

Ils perdaient prise. Le royaume du non se changea en royaume du oui. Michel se délecta des libertés horribles du péché originel. Jacques devint obsédé par Don Quichotte. Ils attaquaient ensemble les cafés avec des harangues sur la grandeur de la folie, sur la folie de la grandeur, sur le puits sans fond du sexe, sur l'absence de sexe d'un puits sans fond, la splendeur des saints martyrs, les merveilles de l'Inquisition. *Imaginez ! Seulement à quelques mètres de nous des hommes et des femmes ont été brûlés pour la gloire de Dieu. Mes amis, à vous de faire votre choix !*

C'était en 1947. Les jeunes hommes et femmes dans les cafés souriaient et se détournaient. On voyait de tout sur la rive gauche. Pour Michel, tout devenait clair. "Ce n'était plus le changement de la vie sociale qui était urgent, mais le changement de la vie intérieure." Il décida de se faire moine.

Trop jeune, Michel dut renouer avec son père pour obtenir son autorisation. Soulagé que son fils ne songe pas à rejoindre l'armée, il la lui accorda. Michel rendit visite à un moine dominicain pour lui déclarer son désir de remettre son existence matérielle aux mains de l'ordre. Mais gagné par un sentiment d'indignité, il s'enfuit offusqué. Finalement, sur le conseil de son père – horreur ! le vieil anticlérical était lui-même au bord de la conversion –, Michel se dirigea vers le monastère dominicain de Saint-Maximin, à Toulouse. Là-bas, il conçut une idée curieuse. Un jour prochain, il donnerait à son père sa première

communion. Et puis il irait plus loin, annoncerait un grand renouveau, transformant "la terre entière en une vaste Eglise", demeurant à jamais insatisfait jusqu'à ce que Dieu soit "prié et glorifié dans chaque minute de la vie de chaque homme". Moins de deux semaines plus tard Michel était rentré à Paris. Le jour de Noël 1947, il s'engageait dans l'armée pour trois ans.

On l'envoya en Allemagne, dans les forces d'occupation et il devint employé de bureau, ce qui n'était pas moins une blague que son premier boulot dans l'administration. Il apprit à mépriser les Allemands, un peuple qu'il avait cru fait pour gouverner le monde, maintenant si affamés qu'ils étaient capables de manger de la crotte française contre un verre de mauvais champagne. Il passa maître dans l'art de faire passer les vessies pour des lanternes. Assis à son bureau, plein d'ennui et de haine, il grossissait et rêvait à Paris. Deux ans et demi à ne rien faire.

La misère apporta la maladie, qui révéla une nature cardiaque. En janvier 1949, Michel reçut une permission illimitée et une pension d'invalidité en attendant sa réforme définitive. Il se rendit tout droit sur la rive gauche rejoindre Jacques. Mais Jacques était à Nice et sombrait dans la décadence et la luxure. Lui-même était écœuré par la dégénérescence de Saint-Germain-des-Prés. Partout autour de lui il ne voyait que des pédérastes ou des prostituées. Une fois de plus, il fit le voyage de Saint-Maximin, et cette fois y resta pour de bon. En juin il reçut ses habits et commença son noviciat.

LA VIE

"La vie", écrivait Mourre "n'était plus 'historique'. Je fus d'abord étonné du mépris que les Dominicains de Saint-Maximin affectaient à l'endroit de l'Histoire. Il semble que l'Histoire ne compte plus pour eux, qu'elle n'a plus aucun secret à révéler, que *tout* est déjà passé, déjà accompli, que le sens dernier en est dévoilé depuis deux mille ans, depuis l'assu-

rance du triomphe final du Christ. L'angoisse historique de notre temps ne pénétrait pas les murs du cloître." Pour Michel, savoir qu'il n'y avait rien de nouveau sous le soleil était un don de liberté absolue, de liberté pour lui-même.

Le monde s'éloignait dans un impénétrable passé, un présent qui n'en finit pas, un futur écrit d'avance. Repoussant tout vice, abandonnant toute possession, Michel atteignit la paix de l'esprit. La discipline était partout. Il se sentait comblé d'amour. Dans les miracles de l'obédience et de la communauté, il goûta à l'éternité.

Dans l'ensemble, la nourriture n'était pas mauvaise. La vie devint un combat entre de grands espoirs et des fautes insignifiantes. Michel combattait ses désirs. Le noviciat exposait chacun d'eux.

Les pères vivaient dans l'harmonie parfaite. Michel et ses camarades devaient la créer. C'était leur mise à l'épreuve. Lors de réunions brutales, chaque attitude, chaque mot étaient scrutés. La vie était brisée en moments minuscules. Comme gouverné par un aimant, chacun était ramené à un modèle de piété que personne ne pouvait égaler.

> Le Frère se relevait et s'accusait de ses fautes. Puis il faisait une nouvelle *venia*, s'allongeait par terre, et, à tour de rôle, les Frères se levaient pour accuser le pénitent : "J'accuse le Frère G... de manquer à la modestie des regards pendant la promenade et de jeter les yeux sur les gens qu'il croise avec trop de vivacité."... Ou : "J'accuse le Frère B... de parler au Frère qui lui a fait la tonsure et de montrer trop de soucis à cet endroit !"... Ou : "J'accuse le Frère A... de s'accuser avec trop de complaisance et d'abuser, avec ostentation, des marques d'humilité !

Pour tenir sa place, chaque nouvel arrivant devait se trouver un bouc-émissaire ; chacun, en devenir un. Michel trouva son souffre-douleur, un autre novice le choisit lui. Michel mettait un pied devant l'autre dans la crainte de ce que quelqu'un pourrait trouver à redire de ce mouvement. Il n'y avait rien de nouveau sous le soleil mais le monde recommençait à chaque

instant et pouvait finir là. Michel avait décidé que le monde de la liberté était le monde du terrorisme.

Comme toujours il chercha une échappatoire. Il rencontra le père maître du monastère et laissa libre cours à son inspiration. *Maître, nous ne pouvons pas rester ici, cloîtrés dans nos murs. Il y a un monde à gagner ! Nous devons aller dans le monde pour prêcher, nous devons prêcher comme les anciens Dominicains, dans les rues, sous les porches des maisons, dans les cafés, dans les night-clubs!* Les autres novices étaient des rustres des champs et des puceaux des villes. Michel en avait fait le tour. Il se sentait libre, prêt à agir. Mais la règle de Saint-Maximin affirmait qu'il était déjà à l'action, chaque moue, chaque élévation de la main, chacun de ses actes en était une preuve tangible. Attaché au service de l'éternité, Michel n'était personne.

En vérité, il n'était pas libre, pas libéré de lui-même. Aux vêpres dominicales, en présence des nonnes de Saint-Maximin, il s'agenouillait, contemplait la croix, entendait les femmes prier, et, un jour, eut une érection. Personne ne la remarqua. Michel ne la confessa pas durant les séances d'autocritique mais l'incident l'obséda. Michel essaya de canaliser son désir des femmes vers sa première passion : les livres.

Il y en avait peu. La bibliothèque du noviciat était strictement contrôlée. Saint-Maximin était une institution thomiste, la plus pure d'entre toutes. Ce qui était admissible par les dominicains de Paris était hérétique à Toulouse. De tous les auteurs de la chrétienté on ne devait lire que saint Thomas d'Aquin lui-même, saint Jean de la Croix, Catherine de Sienne, sainte Thérèse d'Avila et le "Bienheureux Suso". Michel les lut tous et il était fatal qu'il tombât sur les mots qui, aujourd'hui, sont les mots les plus célèbres de Suso.

HEINRICH SUSO

Heinrich Suso (v.1295-1366) est généralement décrit comme un disciple du grand mystique allemand Maître Eckhart et, compte

tenu des accusations d'hérésie dont souffre Eckhart, comme un dissident de sa doctrine. L'œuvre de Suso tient en deux livres : le *Livre de la vérité* et le *Livre de la sagesse éternelle.*

Il passa vingt-deux ans de sa vie comme flagellant, puis Dieu lui ordonna de jeter son fouet, de secouer les cailloux de ses chaussures, de délacer le cilice qui enserrait sa chair meurtrie. Durant dix-sept ans, il erra à travers la Souabe comme prédicateur sans logis, demandant l'aumône et se nourrissant d'ordures. Il était dans le royaume d'un underground mystique : les Frères du Libre Esprit.

L'Eglise administrait l'Europe grâce à son monopole du sens de la vie. Le sens de la vie se trouvait dans les mystères chrétiens qui faisaient le va-et-vient entre deux pôles : le péché originel ou dépravation innée et la résurrection ou promesse de salut. Ces deux principes fondaient l'autorité, car ils signifiaient tous deux que personne n'était maître de son destin. Contenant toujours en germe des contradictions, le mysticisme sapait inévitablement cette autorité, mais puisque l'hégémonie de l'Eglise reposait sur le mystère, le mysticisme ne pouvait pas être entièrement prohibé. La volonté commune d'atteindre Dieu était trop forte et l'Eglise était politique avant toute chose. Le mysticisme était permis jusqu'à un certain point, et ce point était précisément la limite où l'autorité absolue de l'Eglise sur la perception individuelle du sens de la vie pouvait être maintenue. C'était l'épiphanie – où, sur terre, pour un moment, on réalisait l'union avec Dieu. Dans ce mini-miracle, qui pouvait ne pas durer, on avait une vision fugitive de la réalité du salut, on en revenait avec un récit de la vérité, combattu par l'Eglise, qui seul aurait étayé sa prétention à être au-delà de l'histoire. Ainsi l'Eglise sanctionnait les confréries de franciscains et de dominicains, qui, dans l'imitation de Jésus, s'exposaient au XII^e^ siècle à vivre dans la pauvreté, renonçaient aux parures et s'habillaient de tristes bures à capuche pour connaître la faim et la soif, dormir si nécessaire à la belle étoile, pratiquer la mortification de la chair : accomplir la traversée du désert dans lequel chaque homme peut trouver sa tentation et

la vaincre. Caricaturé pour la populace à qui les frères prêchaient, c'était le sens des actes de la vie. C'était un jeu, une mise en scène de la promesse divine : permettre à ceux qui étaient vertueux d'échanger la misère de l'existence humaine contre la perfection du paradis.

Les Frères du Libre Esprit furent les premiers "faux dominicains". Quand ils marchaient à travers les villes d'Europe leurs bures étaient identiques à celle des vrais, à de subtiles variations près destinées à prévenir ceux qui connaissaient les signes : rapiéçages colorés sur la capuche, déchirure sur la partie du vêtement qui traîne. Ils mendiaient comme les vrais dominicains. Mais si les vrais dominicains ne travaillaient pas parce qu'ils recherchaient la privation, les adeptes du Libre Esprit refusaient de travailler parce qu'ils se plaçaient au-delà du travail, convaincus que la jouissance de chaque plaisir leur appartenait de droit. Les Dominicains affirmaient la vile nature qu'ils partageaient avec toute l'humanité en incarnant la conséquence du péché, qui était la souffrance. En même temps, ils affirmaient que l'humanité pouvait être délivrée de sa nature et changée en une race d'anges. Les Frères du Libre Esprit cherchaient le paradis en prétendant que c'est uniquement en affirmant le péché qu'on le peut nier.

Les partisans du Libre Esprit n'incarnaient pas le péché. Ils ou elles – puisque à l'intérieur du culte, la puissance spirituelle totale était à la portée de la femme aussi bien que de l'homme – incarnaient Dieu. Dieu ne pouvait pas pécher. Dieu était parfait. Dieu avait créé l'homme et la femme, par conséquent l'homme et la femme étaient parfaits. Ce qui apparaissait comme le libre arbitre (la pratique du péché) était la volonté de Dieu. Ils cherchaient dans la Bible les clefs que Dieu avait laissées à ceux qui seraient capables de les reconnaître (Jésus a dit : "j'aime celui qui a l'esprit libre"). Les frères et les sœurs retournèrent dans les forêts panthéistes de l'Europe préchrétienne : "Tout ce qui est, est Dieu." L'unique question était de le savoir, le seul paradis de le vivre, le seul devoir de le dire. Ainsi, le Libre Esprit se répandait à travers la chrétienté pour libérer

l'humanité de l'Antéchrist : l'Eglise. Assurément, il fallait détruire le monde. Mais par ce feu le Libre Esprit et ceux qui comprenaient son message parviendraient à une vie nouvelle.

Cela devait être une vie de plaisir éternel : sous la torture des inquisiteurs du pape, le Libre Esprit abandonnait sa sagesse. Comme on peut le lire dans *Les Fanatiques de l'Apocalypse*, de Norman Cohn : "Celui qui reconnaît que Dieu fait tout en lui, il ne péchera pas." "Celui qui s'attribue tout ce qu'il fait et ne l'attribue pas entièrement à Dieu est dans l'ignorance, qui est l'enfer [...]. Rien dans les œuvres d'un homme n'est de lui." "Un homme qui possède une conscience est à lui-même Diable, Enfer et Purgatoire : il ne cesse de se tourmenter. Celui qui est libre en esprit échappe à tout ceci." "Rien n'est péché, sauf ce qu'on juge tel." "On peut être à ce point uni à Dieu que, quoi qu'on fasse, on ne puisse pécher." Suivait la conclusion qu'il valait mieux "que le monde entier soit détruit et périsse totalement, plutôt qu'un 'homme libre' s'abstienne de faire une seule action que sa nature le pousse à accomplir." Un demi-millénaire plus tard, Nietzsche, parlant à travers Zarathoustra, échangeait le langage de la négation contre le langage de l'affirmation, mais dans le seul but de donner plus de force à la même revendication :"Que peut-il vous arriver de plus sublime ? [...] C'est l'heure où vous dites 'Qu'importe mon bonheur ? Il est pauvreté, ordure et pitoyable suffisance. Or, mon bonheur devrait légitimer l'existence elle-même'."

Le but était d'achever l'union avec Dieu non pour le jour officiel du Jugement mais en permanence. C'était un grand combat, qui pouvait durer des années. Une fois cette lutte achevée, chacun pouvait voir s'ouvrir les portes devant lui, et alors le temps se changeait en éternité, chaque caprice en commandement éternel de Dieu, chaque désir transitoire en principe premier d'existence. C'était l'anarchisme le plus extrême jamais imaginé, sous la houlette de l'Unique, celui qui sait tout et qui est à jamais présent, Dieu, l'autorité la plus puissante jamais inventée.

QUOIQUE

Quoique d'une certaine façon aussi vieille que le christianisme, ou même plus vieille encore, l'hérésie du Libre Esprit, comme culte identifiable, vint à la lumière peu de temps après la fondation des ordres orthodoxes. Emergeant de l'Université de Paris, près de ce qui serait connu sous le nom de Saint-Germain-des-Prés, les premiers illuminés du Libre Esprit furent dénoncés et brûlés vers 1210. Marguerite Porete, dont *Le Miroir des âmes simples et anéanties* est un des rares témoignages du Libre Esprit qui nous soit parvenu sans avoir été obtenu sous la torture, sera brûlée à Paris une centaine d'années plus tard. Il faudra attendre un siècle encore pour que son livre atteigne l'Angleterre. Le Libre Esprit grandit en force et en nombre quand les Franciscains et les Dominicains commencèrent à sombrer dans l'opulence et la bureaucratie, et à délaisser les routes pour les monastères. A partir du milieu du XIII[e] siècle, l'hérésie se répandit à travers l'Europe centrale et s'y enracina. Voyageant sous différents noms, ce ne fut jamais une secte organisée et encore moins hiérarchisée, quoique les maisons du Libre Esprit soient demeurées en place durant des générations. Si on va jusqu'à la renaissance éclatante du Libre Esprit, que Norman Cohn décèle en Angleterre durant les années révolutionnaires 1650 – si l'on se reporte aux Ranters, aux sermons d'Abiezer Coppe et de Joseph Salmon – l'hérésie s'est maintenue près de quatre cents ans. C'était, écrivait Cohn, "un empire invisible".

La maison du Libre Esprit avait plusieurs manoirs. Comme les adeptes croyaient que le péché était une imposture, ils croyaient que la propriété – résultat du travail, lui-même punition de l'humanité pour le péché originel – était un leurre. Aussi toutes choses étaient-elles mises en commun et le travail considéré comme l'enfer, l'ignorance, seuls les imbéciles travaillaient. Le travail était un péché contre la nature parfaite. Une maxime du Libre Esprit disait : "Ce que l'œil voit et convoite, que la main s'en saisisse." Ceux qui comprenaient

C'est un miracle que Clinton n'éprouve ni remords ni honte devant ces révélations des plus infamantes, qui embarrasseraient et humilieraient la plupart des hommes... Comme l'a écrit un certain Leo Hodge dans une lettre au *Wall Street Journal*, le *Zeitgeist* de l'ère Clinton peut être trouvé dans l'hérésie chrétienne "qui veut que l'on soit dispensé des critères moraux ordinaires en vertu de l'état de grâce conféré par sa propre foi. Dans l'Europe du XIV[e] siècle, les Frères du Libre Esprit bafouaient à la fois la loi morale et la doctrine de l'Eglise car leur statut de chrétiens sauvés les élevait au-dessus du rang de simples mortels. Parmi les dispenses spéciales revendiquées par les Frères, le stupre et la rapine semblaient venir en tête.

Patrick J. Buchanan, "Comment survit Clinton", *Creators Syndicate*, 8 mai 1998.

cette phrase dans son principe premier pouvaient voler et tuer pour la réaliser, parce que toutes choses leur appartenaient.

Si le péché originel remontait à la convoitise, la convoitise devait être assouvie sous toutes ses formes. On détruit le mensonge du péché originel en le réfutant par des actes. Robert E. Lerner rapporte qu'à Erfurt, en Allemagne, en 1367, l'adepte Johann Hartmann déclarait "qu'il pouvait se livrer à l'acte d'amour avec sa propre sœur ou sa mère, en quelque lieu que ce soit, même sur l'autel, et [...] qu'il est du reste plus naturel de faire l'amour avec sa propre sœur qu'avec une autre femme. Une jeune fille ne perdait pas non plus sa virginité après l'acte d'amour. Mieux encore : si, violée par d'autres, elle perdait sa virginité, elle la récupérait en couchant avec un frère du Libre Esprit. Si une fille avait des relations successives avec dix hommes, il suffisait que le dernier d'entre eux fût un frère du Libre Esprit pour qu'elle recouvre sa virginité."

Les manoirs du Libre Esprit possédaient un labyrinthe de couloirs et de chambres. Si la plupart des convertis étaient séduits par la promesse que le péché était une illusion, seuls ceux qui suivaient l'escalier jusqu'en haut étaient capables de comprendre ce qui méritait de l'être : de même qu'un homme ou une femme pouvait atteindre l'union permanente avec Dieu, on pouvait devenir Dieu. Ce n'était pas l'insignifiante liberté vis-à-vis du péché originel, la liberté de dire non que Michel découvrit bien longtemps avant d'entrer à Saint-Maximin, mais quelque chose de plus.

L'hérésie ne s'arrêtait pas à la création : on pouvait aller au-delà de Dieu. Si Dieu avait créé le monde, c'était seulement parce qu'un frère ou une sœur du Libre Esprit avait donné son consentement, lequel pouvait être retiré. Franchie cette dernière porte, il était clair que non seulement le bonheur devrait légitimer l'existence, c'était bien le cas ; que si un frère ou une sœur du Libre Esprit s'abstenait de faire une seule action que sa nature le poussait à accomplir non seulement le monde devrait être détruit mais qu'il le serait.

Tout était possible, l'hérésie ne s'arrêtait pas à elle-même.

"Les femmes de Schweidnitz", écrit Cohn d'une communauté Libre Esprit "prétendaient que leurs âmes avaient grâce à leurs efforts atteint une perfection plus grande que celle qu'elles possédaient quand elles avaient émané de Dieu, et plus grande encore que ce que Dieu avait jamais eu l'intention de leur offrir." Pour ces femmes la sainte Trinité n'était qu'un cheval. Elles la chevauchaient 'comme sur une selle'."

ÇA RESTE

Ça reste le blasphème record. Aujourd'hui nous n'en reconnaissons que l'accroche, hors de son contexte historique. On pouvait la trouver dans le *Village Voice* en 1984 :



TOUCHEZ 550 000 ESPRITS LIBRES. POUR INSÉRER UNE ANNONCE DANS LA RUBRIQUE VACANCES / VOYAGES, CONTACTEZ INEZ CORZEALIOUS AU 460 14 39.

Il ne reste que l'ironie : selon l'annonce, être un libre esprit c'est être prêt à laisser son travail pour un moment de plaisir et Corzealious veut dire "cœur fervent."

Mais la conviction poétique des adeptes du Libre Esprit reste si féroce qu'on peut presque croire qu'elle a permis à cette petite annonce d'apparaître – que ce temps est autorisé à continuer, que le monde n'est pas détruit – parce que, en leurs jours, ceux du Libre Esprit ne se sont pas refrénés dans ces actes auxquels leur nature les conduisait. Comme les Ranters, ils enlevaient leurs vêtements et prêchaient nus. S'ils ne perpétraient pas l'inceste ou le meurtre c'est qu'ils ne le souhaitaient pas.

Naturellement leurs inquisiteurs ne firent pas de telles distinctions. Pour l'Eglise, les adeptes du Libre Esprit étaient capables d'atrocités indescriptibles et coupables d'extases où ils s'affranchissaient de la parole divine. Selon la loi, ces hérétiques qui refusaient de renoncer à leur croyance allaient au bûcher, et beaucoup y allaient en riant. Heinrich Suso savait tout cela quand une apparition du Libre Esprit l'approcha.

La scène se passe vers 1330, à Cologne. L'Eglise ne parvenait pas à éradiquer le mouvement. Elle perdait le contrôle de la masse au profit d'ennemis qui n'avaient pas l'intention de la subvertir mais de la dissoudre. Suso se sentit lui-même au bord de la tentation.

"D'où viens-tu ? demanda Suso à l'esprit.
– Je viens de nulle part.
– Dis-moi, dit Suso, qu'es-tu ?
– Je ne suis pas.
– Que désires-tu ? demanda l'homme de Dieu.
– Je ne désire pas.
– C'est extraordinaire, dit Suso, comment te nommes-tu ?
– Je me nomme Sauvagerie sans nom.
– Où aboutit ton intelligence ? demanda Suso.
– A la pure liberté.
– Dis-moi, que nommes-tu la pure liberté ?
– C'est là où l'homme accomplit toutes ses volontés sans établir de distinction [entre lui et Dieu], sans considération de ce qui est avant ou après."

EN TUANT

En tuant le temps dans le monastère, Michel a dû lire ces mots dans le *Livre de la Vérité*. C'était tout ce qu'il voulait, tout ce contre quoi il se battait. Le ver était dans le fruit.

MICHEL

Michel reculait. Il rêvait de Saint-Germain-des-Prés, où le Libre Esprit avait lâché ses mots, où il avait vécu sans travail et sans argent, dormant sur des bancs, mendiant pour manger, vendant son cul, escroquant les touristes. Quelle différence avec le vœu de pauvreté qu'il avait fait à Saint-Maximin, et quelle différence avec les méthodes du Libre Esprit, quand ses adeptes allaient de porte en porte des centaines d'années plus tôt. "Du pain, pour l'amour de Dieu." "Ils demandent peu", écrivait un politologue en 1970 à propos de ceux qui passent leurs journées dans les cafés de la rive gauche. "Ils sont prêts à payer de leur santé. La violence et l'autodestruction sont des formes de pénitence existentielle nécessaires. Chaque homme est son propre Christ." Ces mêmes mots auraient pu servir en 1953 ou en 1871 ou en 1924 ou en 1949. "De génération en génération", écrivait Nik Cohn en 1969, jugeant les hippies à l'aune du livre de son père, "rien ne change dans la bohème". Mais à Saint-Maximin, en touchant la pierre philosophale thomiste, Michel sentit sa main se glacer.

Tout concourait au retour effrayant de son besoin de fumer. Face à la simple convoitise d'une cigarette la règle du monastère perdit sa force. Michel décida de partir. Les pères refusèrent. En secret, de façon à ne pas perturber les autres novices, les pères le rendirent finalement à sa destinée. Ce fut une cérémonie. La tonsure de Michel disparut : on rasa la couronne de cheveux autour de son crâne tondu. Comme les femmes françaises qui avaient couché avec des soldats nazis, il fut exilé parmi la multitude. Tête nue, exposé à tous ceux qui le regardaient comme un pécheur, un réprouvé, un déserteur, un anormal, il retourna au monde. En attendant son train pour Paris, Michel, que tous les autres sur le quai évitaient, était plein de regrets.

A Paris, les existentialistes étaient déjà une attraction touristique, Les Deux Magots un arrêt sur le circuit. Michel dormait dans les jardins publics et allait à la messe. Une fois de plus, il abandonna l'Eglise. Dieu le poursuivait. Michel connaissait le Libre Esprit et aurait vécu dans sa maison s'il avait pu la trouver, mais le Libre Esprit était parti. Alors Michel repartit à la recherche de sa réincarnation et il trouva dans Nietzsche les mots anciens : "Rien n'est vrai, tout est permis". Michel rôdait dans les ruelles de Saint-Germain-des-Prés et se faisait de nouveaux amis dans les librairies : Heidegger, Sartre, Camus. Ils ouvrirent le vide. Il y plongea.

Il paniqua. Grillé chez les Dominicains, il alla droit chez leurs grands ennemis les Jésuites. Un prêtre l'envoya enseigner l'allemand dans une école en Normandie. Bientôt, Michel en était sûr, il deviendrait un père jésuite. Mais il ne lui était pas permis d'enseigner ; il fut contraint de faire le répétiteur. L'école de Dieu était une académie militaire. Il abandonna et retourna à Paris.

Le dadaïste est l'homme le plus libre de la terre. Sont des idéologues tous ceux qui se laissent tromper par le mensonge de leur intellect qu'une idée, donc un symbole résultant d'une perception momentanée, serait une réalité absolue. Qu'on pourrait agir avec une série de concepts comme avec les pièces d'un jeu de dominos.
Richard Huelsenbeck, *Almanach dada*, 1920.

Pour ces constants et innombrables revirements, on aurait pu faire appel aux psychiatres, mais la pathologie était sociale. Au fil des ans c'est devenu une épidémie. A Berkeley, au milieu des années soixante, je m'interrogeais sur la façon dont mes amis fabriquaient un monde nouveau chaque jour, tourbillonnant, échangeant d'un moment sur l'autre le trotskisme contre l'anarchisme contre le stalinisme contre l'occultisme contre la drogue contre la religion, tandis que mes professeurs qui avaient été communistes dans les années trente et qui étaient maintenant freudiens expliquaient tout ça. A chaque fois, chaque question trouvait sa réponse, ce qui voulait dire qu'il n'y avait pas de question. Tout semblait possible, et les perspectives étaient effrayantes. Si bien que le "rien n'est vrai", base du "tout est possible", était échangé contre n'importe quelle vérité. Tout était présent sauf l'esprit critique, qui aurait pu faire exister la grande aventure du doute que Descartes avait

décrite et laissée derrière son "Cogito ergo sum" : son slogan mort. Pas de doute que la folle multiplication des choix qui caractérise les années soixante ait conduit les décennies suivantes à une reddition, une reddition devant la religion autoritariste, devant les politiques autoritaires – pour certains, être libérés du doute était l'essentiel : la paix de l'esprit à n'importe quel prix. Un assistant du sénateur Jesse Helms, tribun de la droite américaine, pouvait parler du besoin de revenir à avant Descartes, expliquant qu'au fond de toute cette propagande vulgaire de meurtre de fœtus et de cauchemar raciste il y a un vrai projet : la révocation des Lumières, la reconstruction d'un monde où les pensées personnelles sont un péché, le retour de la volonté de Dieu. Tout le monde sait que l'Histoire procède par cercles, la surprise vient de la taille des cercles.

Michel continua. A Paris, il trouva des âmes sœurs, des poètes appartenant à un culte gnostique appelé lettrisme, mené par un messie nommé Isidore Isou. Souffrant sous le joug du maître mais pas prêts à le jeter, dans une parodie vide de leur secte, ils avaient formé le Cercle des Ratés.

> Je pris ma place parmi les déçus, les aigris et les ratés de Saint-Germain-des-Prés. Avec eux, je m'installai dans les cafés du boulevard Saint-Germain et les bars de la rue Jacob et je me mis à répéter que la vie était absurde et inutile.
>
> Tout le monde s'ennuyait et se forçait à s'ennuyer. Nous avions appris grâce à Camus que l'homme est un étranger sur la terre, qu'il est "jeté là", en "déréliction", et qu'il lui faut sans cesse fréquenter un monde dont il n'arrivera jamais à faire partie. S'il l'essaye, il s'y perd, s'y "objective" et s'y dissout. Et s'il n'essaye pas, il est encore en faute, car il abandonne la responsabilité qu'il a à l'égard de tout ce qui est.

Tout ce qui restait à affirmer était le désespoir, la haine, la paresse, l'autodérision. Avec cette affirmation une culture entière avait été construite sur le sort perdu de Roger Shattuck : une maladie du sommeil cultivée, un lent suicide. Lorsque Mourre écrivait *Malgré le Blasphème* avec l'archevêque penché sur son épaule, cela pouvait sembler n'être qu'un acte, "le

R A T É S .....

On nous présente comme des MINUS, et nous le sommes.

Nous ne sommes rien, mais alors là, RIEN du TOUT,

et nous entendons ne servir à RIEN.

Ces "honnêtes gens" nous rabâchent : "TRAVAILLEZ ! MAIS ARRIVEZ DONC !!

ARRIVER OÙ ? ARRIVER A QUOI ? ET DANS QUEL ETAT ?

Notre devise : POUR ARRIVER, SURTOUT NE PAS PARTIR.

INCAPABLES
INUTILES
OISIFS
VA-NU-PIEDS de COMPTOIRS !

Venez vous reconnaître et vous affirmer

au

GRAND MEETING DES RATÉS

qui se tiendra en l'hôtel des Sociétés Savantes

28, Rue Serpente, Paris (5e).

le 16 Mars 1950 à 20 H.15

Disserteront : "Des mérites de l'Impuissance"

Serge BERNA : syphilitique de gauche

Maurice-Paul CONTE : individu

Jacques PATRY : ancien Dominicain

Buffet gratuit

ainsi que

Madeleine AUERBACH

La terre vue foirée est du vigueur !

masque sous lequel nous couvrions notre déception de n'avoir pu trouver le vrai, le beau, le bien". Mais dans les mois précédant Pâques 1950, Michel trouvait ces mots gravés sur sa table de café, chacun barré d'un trait : ~~WAHHEIT~~, pas de vérité, ~~SCHÖNHEIT~~, pas de beauté, ~~GÜTIG~~, pas de bonté.

Comme si, j'aime à l'imaginer, après la Deuxième Guerre mondiale, quelques milliers de tables de café avaient été réquisitionnées dans des entrepôts berlinois par les forces d'occupation française et expédiées à Paris, en juste compensation des œuvres d'art inestimables que les nazis avaient embarquées dans l'autre sens. Comme si, autrefois, vers 1918, Raoul Hausmann et le reste du Club Dada de Berlin s'étaient assis autour de l'une de ces tables. Comme si, ayant condensé leurs connaissances en mots qu'Hausmann ne se donnerait pas la peine de confier au papier avant 1966 ("Dada", écrira-t-il, "était issu d'une Indifférence Créatrice") ils avaient sorti leurs canifs et gravé dans le bois leur conclusion logique. Et dans cette étrange construction, peu importe que Michel Mourre n'ait jamais lu les mots qu'Hausmann écrivit finalement. Ces mots étaient en accord avec le rythme prédestiné du siècle, son langage naturel, ou son anti-langage : quand Michel était assis, abruti d'alcool, dans son café, les mots d'Hausmann l'auraient piégé dans l'étau du vice. Quels que soient les souvenirs d'un homme c'est toujours le destin d'un autre. Quand, en 1966, il écrivait ces mots : "une Indifférence Créatrice", Hausmann traduisait tous les manifestes que lui et ses camarades avaient lancés près d'un demi-siècle plus tôt, alors qu'ils combattaient pour la destruction des idoles, la destruction des talismans qui disaient que toute chose s'arrange dans le ciel, "pour détruire le Beau, le Bon, et le Vrai, par l'insolite et l'intransigeance de dada, novateur sans peur."

A Saint-Germain-des-Prés, tout ce qui restait du novateur sans peur était un messie qui se faisait appeler Isidore Isou. Tout ce qui restait, c'était le Cercle des Ratés. Il n'y avait rien de nouveau sous le soleil, ce qui était intéressant c'est qu'il n'y avait pas de soleil.

Michel pouvait goûter à la négation, la prendre en bouche, mais il ne pourrait jamais l'avaler. Ce qui lui manquait était ce que les mots d'Hausmann avaient toujours contenu, la fureur d'un vieil homme qui refuse toujours un monde refusant toujours de le satisfaire, une intransigeance définitive. La sévérité qui vient quand on a rompu tous les liens, le sens contenu dans le mot "franchise", qui dit à la fois la sincérité et la légitimation. Attaché au bûcher, Michel aurait senti son âme gagnée par l'abjuration ; détaché, il se serait langui des flammes. Lâché dans le labyrinthe de Saint-Germain-des-Prés, où des couples de toute nature baisaient dans les cours d'immeuble, où la drogue était vendue sous les porches et le futur de l'humanité décidé dans les cafés, Michel gardait toujours une main sur le fil. Néanmoins il aura inspiré des gens plus enclins à la franchise qu'il ne le fut jamais lui-même. Des gens dont le but dans la vie était de trouver un moyen de dire un non si fort qu'il créerait la volonté de ne jamais le retirer. Comme Guy Debord et Johnny Rotten, aucun des deux n'ayant jamais reconnu l'autre, quoique Malcolm McLaren et Jamie Reid aient sûrement fait lire à Johnny Rotten *Leaving the 20th Century*, et que Debord a certainement lu les journaux qui parlaient de Johnny Rotten. Et même si *Leaving the 20th Century* commence avec un récit fantaisiste de l'invasion de Notre-Dame par Michel Mourre.

Le novateur était sans peur parce qu'il s'était fait lui-même. Le novateur était le premier de tous les intransigeants et il ne pouvait pas être satisfait. Mais, même par-delà leurs tombes, les précurseurs exigeaient la fidélité, et les suiveurs ne pouvaient qu'affirmer la négation, la rendre fausse, la faire devenir idéologie, la réifier, prendre au piège tous ceux qui l'avaient créée. Etre un chantre de la négation c'était être prêt à reconnaître qu'on n'existait pas du tout. Le mysticisme des adeptes du Libre Esprit progressait à travers ses différentes étapes : seuls les plus forts allaient jusqu'au bout et au bout était l'oubli, "l'anéantissement de l'âme" qui a émané de Dieu. Si on avait

de la chance, après ce feu, on avait une nouvelle âme. Si on n'en avait pas, il n'y avait rien. Au XV^e siècle, le mystique Pic de la Mirandole écrivait : "Si nous brûlons de charité pour le seul Artisan, nous serons enflammés du feu de l'amour dévorant et prendrons l'aspect d'un séraphin." Pic était ennemi du Libre Esprit. Mais, comme l'a dit Robert E. Lerner, ces mots que Pic utilisa "auraient aussi bien pu être écrits par Marguerite Porete", adepte du Libre Esprit qui mourut sur le bûcher, en 1310, à l'endroit où se trouvaient maintenant les cafés fréquentés par Mourre. Et Marguerite Porete aurait pu écrire la critique de l'album *Never Mind the Bollocks Here's the Sex Pistols* que signa James Wolcott dans le *Village Voice*. Quand le disque parut fin 1977, Wolcott déclara rester sur sa faim et attendre plutôt l'imminente tournée américaine du groupe. Tournée qui s'acheva à San Francisco le 15 janvier 1978 par son autodissolution. "Je veux voir Johnny Rotten rire sans cynisme," écrivait Wolcott, "je veux le voir exploser en flammes."

Par une sorte d'alchimie épistémologique, Johnny Rotten, le plus lointain héritier du Libre Esprit, était jugé dans les mêmes termes. Comme si ses ancêtres éloignés étaient là, debout dans l'assistance, pour jauger son fameux regard fixe et le lui retourner. Comme si ses premières paroles "I am an antichrist" sonnaient si juste qu'elles suffisaient à faire sortir de leurs tombes ses ancêtres avérés. Les désirs inassouvis traversent les années par des voies impénétrables et tout ce qui affleure ce sont des bouts de discours symboliques ignorant leur source et leur objet. Mais ces fragments de langage, cachés dans la grossièreté et le blasphème de chansons comme "Anarchy in the U.K." et "God Save the Queen" ("God save history", chantait Johnny "God save your mad parade / Lord God have mercy, all crimes are paid / When there's no future, there cannot be sin" — que Dieu sauve ta folle parade / Pitié Seigneur, tous les crimes sont payés / Quand il n'y a pas de futur, il ne peut y avoir de péché), sont le dernier chaînon de notions qui ont voyagé souterrainement dans l'inconscient culturel.Tout ce qui reste, ce sont des désirs qui n'ont pas trouvé leur langage : tout ce qui reste, c'est

une histoire qui n'a pas eu lieu. C'est-à-dire le possible de la poésie. Quand la poésie se fait, le langage réapparaît et atteint sa cible : l'histoire qui a eu lieu.

Est-ce que je suis comme vous ? demandait-on à Huelsenbeck et à Hausmann dans les années soixante-dix, quand les vieux rebelles s'étaient autorisés à répondre sur leur passé dada; à Debord dans les années soixante quand il présidait un petit groupe déterminé à faire une révolution dépassant largement les exigences de tous les partis révolutionnaires connus ; à Johnny Rotten dans les années quatre-vingt quand les Sex Pistols étaient une ruine et qu'il était redevenu John Lydon. Ceux qui posaient la question, de soi-disant nouveaux rebelles, attendaient une approbation, une confirmation, un consentement : de la franchise. La réponse que Huelsenbeck, Hausmann, Debord et Rotten donnaient toujours était qu'il y a plusieurs étapes dans un voyage vers l'anéantissement. Finalement, ils disaient toujours que la négation est *sui generis*. Autrement dit, ils répondaient toujours non. Ceux qui avaient posé la question attribuaient toujours cette réponse à l'arrogance, et c'en était, mais pas seulement, c'était aussi de la franchise. Tu dois le faire toi-même. "Nous refusons absolument les disciples", écrivaient les situationnistes en août 1964. "Nous ne nous intéressons qu'à [...] lâcher dans le monde des gens autonomes." Si dada avait été le résultat d'une indifférence créatrice, les vrais dadaïstes restaient, eux, indifférents aux résultats de leur création.

L'ABSINTHE

L'absinthe laissa toujours à Michel un goût de fiel. Durant l'été 1950, quand Mourre écrivait son livre, les quelques mois qui le séparaient de Saint-Germain-des-Prés étaient pour lui des siècles. Autrefois, des gens avaient réellement vécu comme ça ! Lui-même avait vécu de cette façon. A chaque instant, ses amis

et lui avaient trouvé le moyen de répondre non à n'importe quelle question. *Avez-vous une philosophie de la vie ? Va te faire foutre !* ou *Oui, j'ai une philosophie de la vie : va te faire foutre.* Dans un magasin : *Que puis-je faire pour vous ? Va te faire foutre.* Au café : *Oui ? – Mon brave, la question à laquelle tu as répondu est une question que je me suis retenu de poser – Va te faire foutre.* Michel partit une dernière fois pour Saint-Maximin. Une semaine après, il était de retour chez les Ratés. Quelquefois ils allaient au café fréquenté par Isou et se moquaient de lui. C'est ce qu'ils pouvaient faire de mieux.

Michel se sentit au bord du gouffre. Bouleversé, il alla se confesser à Saint-Sulpice : ça l'a calmé ! C'était le début de la Semaine Sainte. Il se rendit à Notre-Dame pour entendre la parole divine et reçut un cours d'existentialisme. "J'eus l'impression que j'assistais à une discussion littéraire au Café de Flore", écrira Mourre, "l'Année Sainte battait son plein. Dans les journaux, on pouvait voir des annonces comme celle-ci : 'Voyage à Rome. 14 000 francs, audience et bénédiction pontificales assurées !'" "On ne reproche pas à un parc d'attractions de ne pas être une cathédrale", écrivait un chroniqueur, en 1984, à propos du film de Steven Spielberg *Indiana Jones et le temple maudit*. Pour Michel, Notre-Dame n'était pas moins un parc d'attractions que Saint-Germain-des-Prés. Dans l'un des spots publicitaires que Michael Jackson fit pour Pepsi, en 1984, se trouvait une révélation involontaire faisant écho à l'impasse dans laquelle s'était trouvé Michel : "Pourquoi prendre des risques quand on peut prendre des vacances ?" Avec un peu d'argent, Michel aurait pu ressembler à ces gens qui le dévisageaient depuis leur autocar quand il était assis au café. Dieu avait promis la liberté, l'Eglise fournissait des indulgences et des voyages organisés.

Dans la dernière livraison d'*Ecclesia*, Michel tomba par hasard sur un poème en hommage à saint Maximin, la colère monta en lui. Il devait agir.

AU DÉPART



MICHEL MOURRE PHOTOGRAPHIÉ PAR RAYMOND HAINS EN COSTUME DE DOMINICAIN, AVANT L'ASSAUT CONTRE NOTRE-DAME.

Au départ, écrivit Mourre, l'assaut sur Notre-Dame, avait été imaginé comme une farce. Bien sûr, il voulait provoquer une réaction, mais en lui plutôt qu'au-dehors. C'était son propre Dieu qu'il lui fallait tuer pour être libre. Il devait détruire l'Eglise à l'intérieur de lui. Mais, assis au Mabillon avec Serge Berna, Ghislain de Marbaix, Jean Rullier et une poignée d'autres qui allaient se dégonfler au dernier moment, une autre dimension apparut : "ce pouvait être un vrai cri de révolte". Les Ratés pouvaient libérer le genre humain. Il était minuit et l'unique tasse de café qu'avait commandée la tablée était bourrée de cendres et de saleté. Ils se levèrent.

Il restait quarante-huit heures. Michel trouva chez un costumier un habit de dominicain. Presque certainement, il téléphona à la cathédrale pour prévenir qu'un incident aurait lieu. Il se rasa la tête en prenant bien soin de laisser une tonsure. Avec ses amis il franchit la Seine. Il s'approcha de la cathédrale. Alors que sa vie défilait dans sa tête en lui martelant les tempes ("Je pensais", déclara-t-il à la police le lendemain "que mon cœur allait lâcher") il pénétra dans la cathédrale. Il monta en chaire et s'empara de la messe. Devant dix mille personnes venues du monde entier il dit que Dieu était mort. Alors, comme il avait pu se l'imaginer des milliers de fois auparavant, les gardes brandirent leur hallebarde et se ruèrent sur lui pour le tuer.

ENTRE

"Entre les périodes révolutionnaires où les masses accèdent à la poésie en agissant", écrivaient les situationnistes en1963, "on peut penser que les cercles de l'aventure poétique restent les seuls lieux où subsiste la totalité de la révolution, comme virtualité inaccomplie mais proche, ombre d'un personnage



"C'EST UN TRAVAIL TRÈS SÉRIEUX, AVEC DE GROS LIVRES
ET BEAUCOUP DE PAPIERS SUR UNE GRANDE TABLE..."
MICHEL MOURRE ET SERGE BERNA AU SAINT-CLAUDE,
PHOTOGRAPHIÉS PAR RAYMOND HAINS
EN TRAIN DE RÉDIGER LE SERMON DE NOTRE-DAME.

absent." Ils voulaient dire que l'élan qui pousse à changer le monde doit trouver sa voie vers des exigences absolues ou bien est condamné au silence. Quand cet élan trouve son expression, elle est entendue comme poésie ou elle n'est pas entendue du tout. En 1950, au milieu d'un présent figé, "dans le malaise du demi-siècle", comme l'appelaient les sociologues, Gil J Wolman, vingt et un ans, et les adolescents Guy-Ernest Debord, Michèle Bernstein et Ivan Chtchéglov (sans parler de François Truffaut, dix-huit ans) réagissaient instinctivement à l'invasion de Notre-Dame et au blasphème de Mourre et Serge Berna comme à la première manifestation d'une telle aventure poétique. Ce n'était pas "la poésie au service de la révolution", comme le disait le vieux slogan surréaliste, mais, comme allait le renverser les situationnistes "la révolution au service de la poésie". L'inversion viendrait de la conviction que révolution veut dire "réaliser la poésie" et que "réaliser la poésie ne veut pas dire moins que créer des événements et leur langage".

Notre-Dame est le premier événement que Debord et les autres firent leur. Quoiqu'ils ne se fussent pas encore rencontrés quand il eut lieu, quand le groupe se forma deux ans plus tard, ils décidèrent que c'était leur crime fondateur. Pour eux, Notre-Dame ouvrit une brèche dans le temps figé, en ouvrant la voie "d'entrée de jeu et publiquement". Ils considéraient l'événement comme le signe que, de la même façon qu'ils avaient entendu Mourre et que cela les avait éveillés à la vie, d'autres pourraient les entendre. C'était un événement et ils tâcheraient de trouver son langage. Si rapidement désavoué par son auteur, l'incident leur donna un premier sens de ce que Saint-Just aurait appelé "le bonheur public" et un premier sens de l'héritage. Il leur donna, parmi d'autres pères, Saint-Just. Car le moment de l'aventure poétique révèle non seulement la possibilité de créer des événements et leur langage, mais remet aussi en jeu "toutes les dettes non réglées de l'histoire" et dans ce cas il y en avait suffisamment.

TOUT AU LONG

Tout au long des années vingt, les surréalistes cherchèrent une poésie capable de détruire le symbolisme hypnotique de l'Eglise. Luis Buñuel, qui, jeune homme, avait circulé dans Madrid habillé en prêtre, risquant la prison pour une blague entre amis, et qui en 1930 réalisa *L'Age d'or*, un film blasphématoire, avait été attiré par les surréalistes à cause d'une photo publiée en 1926 dans la revue *La Révolution surréaliste* : "Notre collaborateur Benjamin Péret injuriant un prêtre." Interprétée par Robert Hugues comme "l'un des premiers documents au monde d'une 'performance', avant-coureur de milliers d'actions également insignifiantes qui seraient photographiées avec un Polaroid ou enregistrées sur vidéo par les artistes américains des années soixante-dix" cette image est aujourd'hui presque impossible à déchiffrer. Une légende plus évidente pourrait être "Un prêtre jetant un regard mauvais à Benjamin Péret". Tout cela prouve seulement qu'au bon moment et au bon endroit, la poésie la plus marginale – ici une photographie ambiguë légendée sans raison évidente – peut conduire quelque part : dans ce cas à *L'Âge d'or*, qui continue à changer des vies.

Péret lui-même était là, en 1950, pour célébrer Michel Mourre et ses camarades dans des termes plus extrêmes que ceux de tous les correspondants de *Combat* : "Je ne désespère plus de voir un jour les enfants de Paris imiter ceux de Barcelone", écrivait-il, "qui, en 1936, jouaient aux incendies d'églises dans celles que leurs aînés venaient de détruire." C'était une dette : la révolution anarchiste inachevée qui avait eu lieu en Catalogne durant la guerre civile espagnole, vaincue une première fois par les staliniens puis par Franco, une défaite que Mourre avait autrefois embrassée comme une victoire dans la dernière vraie croisade. Alors qu'il se tenait debout dans Notre-Dame il n'avait pas changé d'avis. Mais pour Péret, l'action de Mourre ressuscitait les victimes de Staline et de Franco.

Gonflant le scandale, *Combat* affirmait que l'assaut sur Notre-Dame était sans précédent. Que le monde ne soit pas sens

dessus dessous après l'annonce de la mort de Dieu permettait au journal d'oublier combien de désirs plus profonds déclenchés par la Révolution française ont commencé dans le blasphème – dans des poèmes aussi obscurs que l'*Organt* de Saint-Just, un poème épique de 1789 où il est question d'orgie et de nonne violée – et d'oublier qu'en novembre 1793, les révolutionnaires se sont emparés de Notre-Dame, ont changé son nom en "Temple de la Raison", ont élevé une montagne dans son chœur et ont applaudi lorsqu'une femme symbolisant la Liberté mena la danse pour la mort de Dieu. Les Communards qui tentèrent d'y mettre le feu en 1871 étaient oubliés eux aussi.

Ni *Combat* ni aucun des surréalistes qui y avaient écrit, communistes ou non, n'avait remarqué que les images directrices du sermon que Berna écrivit pour Mourre étaient tirées de Marx, de sa *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel* :

> La critique de la religion est la condition première de toute critique. [...] L'homme qui, dans la réalité fantastique du ciel où il cherchait un surhomme, n'a trouvé que son propre *reflet*, ne sera plus tenté de ne trouver que sa propre *apparence* [...] Cet Etat, cette société produisent la religion, une *conscience renversée du monde* [...] Le *véritable* bonheur du peuple exige que la religion soit supprimée en tant que bonheur *illusoire* du peuple. Exiger qu'il soit renoncé aux illusions concernant notre propre situation, c'est *exiger qu'il soit renoncé à une situation qui a besoin d'illusions*. La critique de la religion est donc, en germe, la *critique de cette vallée de larmes* dont la religion est l'*auréole*.

On peut bien sûr remonter plus loin, jusqu'aux vrais Christs et Antéchrists de la fin du Moyen Age : à Thomas Müntzer (héros d'un des premiers livres de Friedrich Engels), qui en 1525 conduisit au massacre des paysans allemands dans leur quête du royaume de Dieu sur terre, à Jean de Leyde qui le trouva momentanément. Debord écrivait dans *La Société du Spectacle* :

> La révolte sociale de la paysannerie millénariste se définit naturellement d'abord comme une volonté de destruction de l'Eglise. Mais le millénarisme se déploie dans le monde historique, et non sur le terrain du mythe. Ce ne sont

pas, comme croit le montrer Norman Cohn dans *La Poursuite du Millénium*, les espérances révolutionnaires modernes qui sont des suites irrationnelles de la passion religieuse du millénarisme. Tout au contraire, c'est le millénarisme, lutte de classe révolutionnaire parlant pour la dernière fois la langue de la religion, qui est déjà une tendance révolutionnaire moderne, à laquelle manque *encore la conscience de n'être qu'historique*. Les millénaristes devaient perdre parce qu'ils ne pouvaient reconnaître la révolution comme leur propre opération.

Plus de quatre cents ans après, peu de choses avaient changé. Les hommes et les femmes avaient encore à apprendre vraiment que Dieu était mort, qu'il n'était jamais né, à reconnaître l'histoire comme une chose qu'ils peuvent faire eux-mêmes, qu'ils doivent faire pour eux-mêmes, si le grand livre de l'histoire est quelque chose d'autre qu'un spectacle d'apparences, qu'un registre des morts. Ainsi, les mots de Mourre faisaient écho à travers différentes époques. Mais étant donné la version que Debord et ses camarades privilégieraient, la dette était encore plus criante.

LE 17 NOVEMBRE

Le 17 novembre 1918, à moins que ce ne soit le 16 août (à moins que ce ne soit en 1917), le dadaïste berlinois Johannes Baader entra dans la cathédrale de Berlin. Si c'était le 17 novembre 1918, c'était dix jours après que Kurt Eisner eut proclamé la République des Conseils en Bavière, neuf jours après le commencement de la révolution berlinoise de novembre, un jour après la convocation de l'assemblée générale du *Räte Kongress* : le congrès des conseils, les cercles autonomes d'ouvriers, de soldats et d'intellectuels se fédérant pour bâtir un monde nouveau sur les ruines de l'ancien. Des coups de feu s'échangeaient dans la rue tandis qu'on mourait de faim derrière des portes closes. Un instant, l'Allemagne cessa d'exister.

Parfois il se limitait à sa fixation sur Joseph Smith, le fondateur des Mormons, mais la plupart du temps Baader professait

qu'il était Jésus-Christ, une revendication que les apologistes embarrassés de dada essayèrent de camoufler gentiment sous l'ironie : mais ce n'en était pas. Baader appartenait à cette sorte de cas limites inévitablement attirés par les mouvements de négation et poussés aux avant-postes de mouvements qui par nature gomment la frontière entre idéalisme et nihilisme. Ainsi que le disait George Grosz, les dadaïstes berlinois auraient été à une autre époque des flagellants. Mais Baader était plus que ça : "Un piétiste souabe qui avait voyagé à travers la campagne comme prêtre dada" (Huelsenbeck) hors du temps et contraint de créer son propre contexte, son propre langage, il était une réincarnation culturelle évidente de cet adepte du Libre Esprit qui était sûr que, tout comme il ne pouvait rien faire sans Dieu, Dieu ne pouvait rien faire sans lui. A Berlin en 1918, Baader était un fou qui avait une chance de changer le monde. Il tenait la planète dans sa bouche. Le créateur indifférent allait déterminer s'il l'avalerait ou la recracherait.

Par un certificat, l'administration allemande avait déclaré Baader fou. Pour Huelsenbeck, Baader avait été récompensé d'un "permis de chasse". Puisque contrairement aux autres membres du Club Dada de Berlin il ne pouvait pas être tenu pour responsable de ses actes, il pouvait en toute sécurité accomplir ce dont rêvaient ses camarades. En tant qu'Oberdada, il en profita. En plein milieu de la cathédrale – ou sur l'autel, ou à cheval – il annonça – cela dépend du récit que vous choisissez de croire :

"DADA VA SAUVER LE MONDE !"
"EN ENFER AVEC LE CHRIST !"
"QUE SIGNIFIE LE CHRIST POUR VOUS ? IL EST EXACTEMENT COMME VOUS – TOUT LUI EST ÉGAL !"
"JÉSUS-CHRIST NOUS EST ÉGAL !"
"VOUS ÊTES CEUX QUI SE MOQUENT DU CHRIST, VOUS N'AVEZ RIEN À FAIRE DE LUI !"

et finalement :

"LE CHRIST VOUS VOUS EN FOUTEZ!"

Baader enchaîna avec l'annonce de "La Mort de l'Oberdada" – largement commentée par la presse berlinoise, qui couvrait les provocations dada avec assiduité – dans le seul but d'inventer le lendemain "La Résurrection de l'Oberdada", battant ainsi le Christ de quarante-huit heures.

Il existe une version plus menaçante de cette monomanie, qui un moment a trouvé un champ où apparaître non comme de la folie mais comme de la culture. Raoul Hausmann, le meilleur ami de Baader, rapporte dans ses mémoires :

> J'avais reconnu en lui l'homme capable de passer *la tête à travers les murs*, comme on dit, pour une idée [...] En juin de la même année (1917), moi, Franz Jung et Baader nous nous rendîmes compte que l'engourdissement muet de la foule avait besoin d'être secoué [...] J'allai avec Baader dans les champs de Sudende, et je lui dis : tout ceci est à toi, si tu fais ce que je te dis. L'évêque de Brunswick ne t'a pas reconnu comme Jésus-Christ, et en revanche tu as souillé l'autel de son église, ce n'est pas une compensation. Je veux te mettre au-dessus des hommes. Chacun a le droit d'être divin. Dès aujourd'hui tu seras le président de la Société Anonyme du Christ et tu recruteras des membres. Tu dois convaincre chacun, qu'il peut, lui aussi, être le Christ s'il veut, contre un paiement de cinquante marks à ta société. L'adhérent à notre Société ne sera plus soumis à l'autorité temporelle et il sera automatiquement réformé militaire. Tu porteras un manteau de pourpre...

C'était, au moins du point de vue d'Hausmann, une reprise pleinement consciente de la tentation du Christ. Il y avait d'autres projets : une grande marche à travers Berlin, durant laquelle ce n'est pas le service religieux qui serait perturbé mais la cathédrale elle-même qui serait soufflée par la tempête. La marche n'eut jamais lieu. ("Les fonds manquaient", expliqua Hausmann. Quels fonds ? s'interroge le lecteur.) Le monde se voyait refuser le spectacle de Baader et de milliers d'autres paradant dans les rues comme des sauveurs – ou comme la Mort Dada, le costume adopté par Grosz pour quelque promenade,

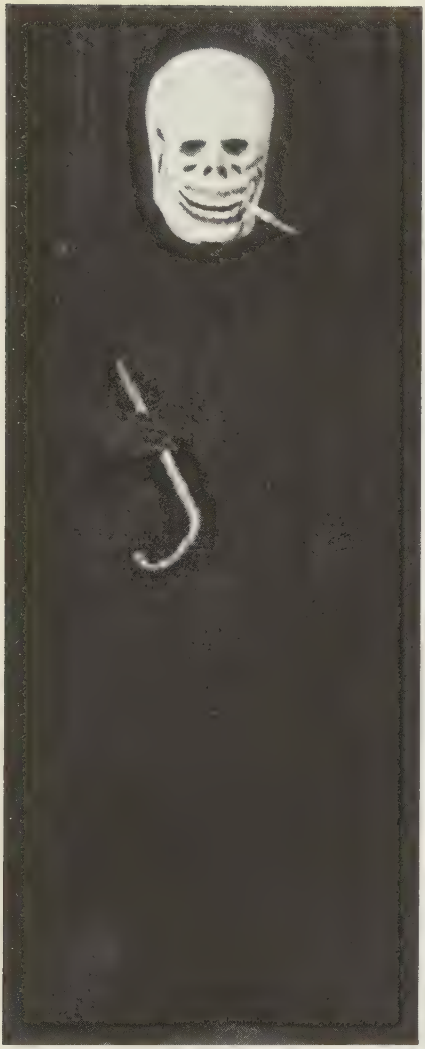
une longue cape noire, un vaste masque en forme de tête de mort, costume qui réapparut partout en Allemagne dans les années quatre-vingt, lorsque des étudiants et des punks, certains revendiquant leur emprunt à dada, paradaient dans les rues pour protester contre les armes nucléaires.

Hausmann voulait se servir de Baader comme d'un bélier vivant. Quoique ses projets ne fussent pas complètement aboutis, une fois sur place Baader était incontrôlable. Avant de contracter la maladie dada c'était un architecte plein d'avenir, mais ce n'est pas dada qui a provoqué sa folie – dada l'a juste rationalisée. Né en 1875, beaucoup plus vieux que ses camarades, il est mort en 1956, sans le sou et oublié. Pensionnaire occasionnel des asiles, ce fut un vieil homme que l'on voyait parfois sur les bancs publics, parlant tout seul – contrairement à presque tous les autres qui, encore présents dans les années soixante-dix, eurent des vies bien remplies et comblées d'honneurs après avoir abandonné le fantôme de dada. Mais, après son apparition dans la cathédrale de Berlin, Baader disparut de l'histoire, c'est-à-dire des études et des hagiographies de dada. Il eut un jour de gloire supplémentaire à peine relaté mais d'autant plus ambigu. La compagne d'Hausmann, Vera Broido-Cohn, en raconta l'histoire un demi-siècle après les faits :

[vers 1930] Hitler était au commencement [de son ascension finale]. Un des plus curieux symptômes qui se produisit parmi tous et pas seulement en Allemagne était le nombre extraordinaire des gens qui pensaient être le Christ... Chacun d'eux avait ses apôtres et ses disciples. Ils étaient si nombreux qu'ils décidèrent un jour de tenir un congrès des Christs afin de trouver le vrai parmi les imposteurs. Comme c'était en été et en Thuringe,

– qui était au Moyen Age un centre d'hérésie radicale, en particulier du Libre Esprit, et est demeuré depuis un point où toutes les manies religieuses se sont focalisées –

les Christs avaient poussé comme des champignons. La réunion avait été organisée sur un vaste pré à proximité d'une ville, et Baader fit une chose fantas-



GEORGE GROSZ REVÊTU
DU MASQUE DE LA MORT DADA,
BERLIN, 1918.



TIME, 30 NOVEMBRE 1981.



GEORGE GROSZ, COLLAGE SANS TITRE, VERS 1950.

tique. Comme il était [alors] journaliste, la Lufthansa lui avait offert un passe qui lui permettait de faire n'importe quel trajet, gratuitement, pour se rendre à un important rassemblement en Allemagne. Il appela la compagnie et demanda s'il pouvait être transporté en Thuringe et déposé au milieu d'un pré. Ce fut accepté.

Tous les gens au rassemblement se tenaient debout, formant un immense cercle. Chaque Christ venait au milieu et derrière lui tous ses supporters. Les spectateurs se sentirent poussés par-derrière et puis tous les yeux se levèrent pour voir Baader descendre du ciel. Il atterrit, puis repartit. Ils avaient vu son visage, et restèrent sans voix.

C'était un entrelacs de satire, de plaisanterie, de démence, de fidélité, d'aliénation, de révolte. Un enchevêtrement personnel, historique, religieux, culturel et politique qui ne peut être démêlé. L'apparition de Baader dans la cathédrale de Berlin, c'était la même chose. Parce qu'il ne pouvait être retranché du reste, ce dernier événement prenait place dans presque toutes les chroniques de dada, mais les chroniqueurs n'y attachèrent pas plus d'importance qu'à une blague insignifiante. Des décennies plus tard, cela devint une bonne histoire. Il n'y a aucune raison de penser que Michel Mourre et Serge Berna étaient au courant de ce que Baader avait fait, pas plus qu'il n'y a de raison de penser que Baader, assis sur un banc public en 1950, ait lu dans le journal ce qu'eux avaient fait et se soit mis à rire, ou à les maudire, ou soit resté l'œil vague fixé sur les pages sans comprendre un mot. Mais Baader a chargé l'histoire d'une dette : la dette d'un acte inassouvi. Si les quatre de Notre-Dame furent loin de l'acquitter, ils la ramenèrent certainement dans le jeu – la dette, et toute l'histoire qui va avec.

DADA

Dada se définissait par son refus de faire des prédictions et son refus d'être surpris. "Dada", disait un manifeste de 1919 attribué à Huelsenbeck, Hausmann, et Baader, "est la seule caisse

d'épargne qui paye ses intérêts dans l'éternité." "Investissez dans Dada !"

Dada est le marché noir secret [...] dada n'est pas subordonné à la souveraineté des commissions économiques interalliées. Même le *Deutsche Tageszeitung* vit et meurt avec dada. Si vous souhaitez obéir à ses sommations, rendez-vous la nuit, entre 11 heures et 2 heures du matin, sur la Siegesallee entre Joachim le Fainéant et Otto la Chiffe molle et demandez au policier où se trouve le dépôt secret dada. Puis prenez un billet de cent marks et collez-le sur le H doré de Hindenburg et criez trois fois "dada", la première fois piano, la seconde forte, et la troisième fortissimo. Alors le Kaiser (qui ne vit pas, pour des raisons tactiques, à Amerongen mais entre les pieds d'Hindenburg) sortira par une trappe d'un passage secret en disant "dada, dada, dada" et vous donnera votre reçu. Vérifiez que " W.II " n'est pas suivi de " I.R. " I.R. ne sera pas honoré par les caisses d'épargne. Vous pouvez également transférer votre excédent sur dada dans n'importe quelle succursale de la Deutsche Bank, de la Dresdner Bank, de la Darmstadter Bank et de la compagnie d'escompte. Ces quatre banques sont appelées D ou dada-banks et l'empereur de Chine et l'empereur du Japon et le nouvel empereur Koltschak de Russie ont leur cour dada dans chaque banque (ils s'appelaient autrefois "Goldschitter", mais maintenant on les nomme dada ; l'un est debout sur la tour gauche de Notre-Dame).

Dada fit circuler des actions à hauts risques bon marché. Le prix augmenta une fois que le mot dada se mit à circuler dans la rue, l'acte exemplaire, mais il y avait de fortes chances que les actions perdent leur valeur du jour au lendemain. Dada remboursait grâce à la cohérence réversible du monde : tout ou rien. Vous pouviez entrer dans le jeu pour un sou ; pour en sortir vous deviez payer de votre vie. Le mépris de l'histoire vous faisait peut-être entrer dedans – puis vous tombiez amoureux de l'idée que vous pouviez y arriver, parce que l'histoire a assumé une dette qui n'a jamais été payée – parce que hormis quelques moments fugitifs et apparemment insignifiants, la dette a été oubliée, et même les coupons ont été perdus.

Les coupons avaient été signés par Dieu. Ils disaient que, s'il ne tenait pas sa promesse du jardin d'Eden, du royaume de

Dieu sur terre, il donnerait aux hommes et aux femmes toutes ses liquidités : toutes les bêtes des champs, tous les oiseaux des airs. Le hic était que les hommes et les femmes en faisaient partie. Maîtres de la Création, ils ne seraient jamais maîtres d'eux-mêmes. Dans la logique de ceux qui voyaient en Notre-Dame non un scandale momentané mais une brèche dans le temps suspendu, cela voulait dire que Dieu était simplement un débiteur avec un bon avocat : Maître Jésus-Christ.

Les coupons qui n'avaient pas été perdus furent brûlés avec ceux qui essayèrent de se les faire rembourser. La révélation gnostique qui veut que Dieu se manifeste pleinement à travers des êtres humains, que ces êtres humains puissent être Dieu, que la terre puisse être le ciel, que le ciel puisse être pleinement visible sur la terre, cette révélation a été enterrée. Mais une fois sous terre, elle fut soumise à une telle pression que quand elle refit surface elle contenait, aux yeux de certains, la puissance nécessaire à transformer un geste en signe, une blague en bombe.

La puissance principe des adeptes du Libre Esprit, n'a jamais été complètement supprimée. Au Moyen Age, c'était l'idée que l'autorité de l'Eglise pouvait être détruite par une intensification du mysticisme que l'Eglise portait en son sein. Dans le monde moderne, c'était l'idée qu'un groupe minuscule comme l'Internationale lettriste pouvait détruire l'autorité laïque en intensifiant le mysticisme secrètement contenu dans le royaume profane – un mysticisme maintenant inscrit dans des biens de consommation et des représentations, dans l'argent et dans l'art, qui a été arraché à l'Eglise. Au début des années cinquante, c'était la liberté de prouver que la société n'était qu'une construction et le destin qu'une escroquerie, qu'un nouveau monde n'était pas moins possible que le vieux – qu'au bon moment, avec la bonne lumière, les mots justes, les bons acteurs, toute la vie sociale, chaque institution et chaque coutume pourraient tomber en ruines aussi rapidement et aussi définitivement que n'importe quel empire célébré par les livres d'histoire.



JOHANNES BAADER, VERS 1919.

Les adeptes du Libre Esprit, écrivait Norman Cohn,

ne furent pas des révolutionnaires et ne trouvèrent pas de disciples au sein des masses turbulentes des pauvres des villes. C'étaient, en fait, des gnostiques dont le propre salut constituait la préoccupation majeure, mais la gnose à laquelle ils parvinrent se définissait comme un anarchisme quasi mystique, une revendication de liberté si audacieuse, si absolue, qu'elle équivalait à un refus total de toute contrainte et de toute limitation. On peut les considérer comme les ancêtres lointains de Bakounine et de Nietzsche, ou plutôt des membres de cette intelligentsia bohème qui, ces cinquante dernières années, vécurent sur les idées de Bakounine et de Nietzsche dans ce qu'elles ont de plus forcené. Mais des individualistes aussi rigoureux peuvent facilement devenir des révolutionnaires dans le domaine social – et quels révolutionnaires ! – pour peu qu'ils se trouvent dans une situation virtuellement révolutionnaire.

En Octobre 1967, dans *Internationale situationniste* n°11, on pouvait trouver une citation de Cohn sous la photo d'une devanture miteuse de boutique, la photo délibérément mal légendée "LIEU DE RENCONTRE SUPPOSÉ DES INTERNATIONAUX-SITUATIONNISTES À PARIS" :

De tels mouvements révolutionnaires se distinguent des autres par le caractère illimité de leurs buts et de leurs promesses... Quelle que soit leur histoire individuelle, ils constituaient collectivement une couche sociale distincte, une intelligentsia frustrée et de second ordre... Alors se constituait un groupe d'une espèce particulière.

– "un vrai prototype", enchaînait Cohn dans une phrase que les situationnistes avaient omise, "d'un parti moderne totalitaire" –

impitoyable et en constante fermentation, obsédé par des chimères apocalyptiques et pénétré de sa propre infaillibilité ; ce groupe se sentait très loin au-dessus du reste l'humanité et repoussait toute prétention autre que celle inhérente à sa prétendue mission [...] Des promesses millénaires et illimitées exprimées avec une conviction illimitée et prophétique devant un certain nombre d'hommes déracinés et désespérés dans le cadre d'une société dont les

normes et liens traditionnels sont en voie de désintégration, telle est, semble-t-il, l'origine de ce fanatisme souterrain...

Les situationnistes pratiquaient le détournement : toute la production culturelle est propriété commune, il n'y a pas de séparation entre les auteurs et les lecteurs, et aucune source n'est citée, parce que toutes les idées circulent librement. Les situationnistes pratiquaient l'ironie, parce que l'ironie est toujours un élément du détournement. Mais leur ironie était d'un genre particulier ; elle alertait simultanément le lecteur sur le fait que les situationnistes comprenaient le ridicule de leur idée apocalyptique, et confirmaient qu'ils assumaient tous les mots dérobés. C'était ce chaudron, depuis longtemps refroidi, sous lequel les théories d'Isou et l'action des quatre de Notre-Dame avaient une nouvelle fois rallumé le feu.